

il était trop tard. Mon mari, se trouvant dans le dénûment, vendit sa commission ; il plaça dans le commerce l'argent qu'il en avait retiré, croyant faire quelque spéculation avantageuse. Ses affaires lui réussirent mal et, dans un moment de désespoir, il se suicida. Concevez vous-même quelle fut ma situation. Je restai seule avec ma fille en bas âge, sans moyens et dans la plus grande affliction. Depuis ce temps, le malheur s'est toujours appesanti sur ma tête et nous avons vécu du travail de nos mains. Si je désire retourner en Canada, c'est pour me jeter aux genoux de mon père et les mouiller de mes larmes. En voyant ma fille, il se rappellera peut-être le temps de mon innocence et voudra-t-il, encore une fois, me presser dans ses bras pour l'amour d'elle..... Puis-je l'espérer ?

—Et quel est le nom de votre père, madame,—demanda le capitaine, d'un ton affecté.

—De la Roche.

—M. de la Roche, avocat à Québec ?

—Hélas ! oui.

Quoi?... vous êtes sa fille, dit le marin étonné. Votre généreux père m'a rendu un grand service quand j'étais sur le point d'être ruiné. Il m'a gagné un procès important que tout le monde croyait que j'allais perdre. Il n'était point mon avocat, mais il m'a aidé dans cette affaire par ses conseils et son influence. A moi seul d'être reconnaissant. Vous ne me devez, je vous recevrai à mon bord sans qu'il vous en coûte un

denier, et la *Sirène* n'en voguera que mieux.

Madame Elliston inclina la tête sans pouvoir répondre, et le marin, lui promettant de l'avertir du jour de son départ, prit congé d'elle et de sa sœur.

III.

Dans les trois premiers jours qui suivirent la déclaration que Mme Elliston avait faite, au capitaine, de sa vie et des circonstances particulières qui s'y rattachaient, elle se trouva plus calme et plus composée. Un rayon d'espérance lui avait souri. La joie de revoir le lieu de sa naissance et d'y présenter sa fille ornée de toutes les vertus semblait avoir amélioré l'état de sa santé ; mais ce n'était que l'excitation du moment ; tant de souvenirs déchirants, joints à de nouvelles combinaisons, avaient ébranlé tout son être déjà affaibli par une longue suite de chagrins, et le quatrième, elle s'aperçut que sa dernière heure approchait.

Elle appela sa fille.

—Louise, lui dit-elle avec peine, ouvrez cette petite boîte couverte en moroquin. Vous y trouverez deux portraits : l'un à celui de mon père, qu'il m'a présenté, le jour de ma première communion, et l'autre est celui de M. Lambercier à qui j'avais donné ma foi. Grand Dieu, que dis-je ! conservez-les précieusement, ils pourront peut-être vous servir. Louise... Louise... je sens que je vais mourir. Recevez ma bénédiction, soyez honnête et priez pour mon salut.